

Corrigé dissertation Victor Hugo

Rappel du sujet : « La nature est suspecte dans tous les sens (...). Ce qu'elle fait n'est pas ce qu'elle semble faire ; ce qu'elle veut n'est pas ce qu'elle semble vouloir. Elle met sur l'invisible le masque du visible, de telle sorte que ce que nous ne voyons pas nous manque, et que ce que nous voyons nous trompe (...). La nature est toute en doubles-fonds. »

Analyse du sujet :

- Constat d'une nature équivoque : « suspecte/ doubles fonds » : champ lexical de l'ambiguïté ou de la fausseté. Cette fausseté est radicale : « **tous** les sens/ **toute** en double fonds ».

Cette explication est ensuite donnée de manière imagée par la métaphore du masque. L'opposition « visible / invisible » renforce l'idée de tromperie, comme les deux occurrences du verbe « sembler ». Finalement, ce qu'elle « fait » (= les actions, les faits, la vie qui se déploient au cœur de la nature...) est trompeur, mais aussi ce qu'elle « veut » (ses intentions), et, plus globalement, ce qu'elle montre (ce terme fait directement référence à l'expérience de la nature : la nature, je commence par la voir, par observer ce qu'elle me montre, or, ce que j'en vois n'est que mensonge, « masque »)¹.

- La conjonctive « de telle sorte que » amène aux conséquences de cette tromperie : celles-ci sont doubles et opposées comme le souligne le parallélisme de construction : « ce que nous ne voyons pas nous manque/ ce que nous voyons nous trompe ». Ainsi, nous aspirons paradoxalement à ce que nous ne voyons pas, selon une sorte d'intuition des hommes de ce qu'ils ratent. Il en résulte que nous sommes remplis d'un désir insatiable de la connaître mais nous sommes trompés par les apparences qu'elle nous livre : le sentiment qui en découle est donc celui de la frustration.

- L'expérience de la nature est évoquée à travers le pronom « nous », c'est le « nous » humain, collectif, celui qui observe la nature, qui tente (en vain !) de la comprendre (ou de la maîtriser, de la dominer, de la plier à sa volonté) : « nous ne voyons », « ce que nous voyons nous trompe ». L'expérience que nous faisons de la nature ne peut être que celle du désarroi, du trouble, de l'incompréhension, de la frustration... sentiments nés de notre sentiment d'impuissance face à elle, de notre incapacité à la saisir, à la maîtriser intellectuellement, à en définir l'essence, à découvrir les lois qui la régissent.

Reformulation : Selon Victor Hugo, la nature serait intentionnellement dissimulatrice car elle agirait contrairement aux apparences : Cette dissimulation aboutirait à un paradoxe pour l'humain, celui de désirer la connaître tout en étant incapable de la saisir véritablement.

Limites possibles :

- Ce point de vue est paradoxal puisqu'il définit la nature par la tromperie et suggère que cette tromperie induit un désir de la connaître mais comment peut-on avoir le désir de ce qu'on ne connaît pas ?

- La nature n'est-elle pas plutôt sincère et authentique ? En effet, au sens propre, le mot « nature » renvoie à ce qui est vrai, authentique, « non altéré ». Le « naturel », c'est le pur, l'originale, le spontané. Le naturel s'oppose à ce qui est affecté, artificiel, emprunté, fabriqué,

¹ Nous pouvons rapprocher cette idée de la formule d'Héraclite : « La nature aime à se cacher », mais aussi de celle de Diderot : « La nature est une femme qui aime à se travestir ».

fardé, maniéré... donc trompeur et qui peut davantage caractériser la société. En ce sens, ne peut-on pas considérer que c'est moins la nature qui est trompeuse que le savoir de l'homme qui est limité ?

- De plus, considérer la nature comme dotée d'intentions, de surcroît négatives, est un point de vue anthropocentré : un changement de point de vue ne permettrait-il pas alors de la connaître véritablement et de nous connaître ?

Problématique possible : La nature est-elle véritablement caractérisée par la volonté de dissimulation qui engendre paradoxalement un désir de la connaître tout en nous rendant inapte à la saisir véritablement ?

I. Certes, faire l'expérience de la nature, c'est faire l'expérience d'un monde trompeur, tout en équivoques, en masques, en faux-semblants. La nature est une sorte de grande illusionniste.

A. En effet, la nature est trompeuse, « suspecte », « en doubles fonds (présentation du fait, du constat initial de la citation)

GC : « L'expérimentation en biologie animale » : d'une espèce à l'autre, alors qu'il y a des similitudes entre espèces, les choses ne fonctionnent pas pareil : la caféine est inactive sur le muscle intact de la grenouille verte mais « *ce qui est vrai de la grenouille verte ne l'est pas de la grenouille rousse : l'action de la caféine sur le muscle intact de la grenouille rousse est immédiate* » (p.32)

MH : le chat qui semble pur et fragile aux yeux de l'humain et de la narratrice se révèle capable d'une grande cruauté : « *Je n'ai jamais vu d'yeux plus innocents que ceux de ma chatte après qu'elle a torturé à mort une petite souris* ». (p. 125)

JV : l'océan peut prendre le « masque », l'apparence d'une « mer de lait » : « *À perte de vue l'Océan semblait être lactifié* » alors que la couleur blanche vient en réalité de « *la présence de myriades de bestioles infusoires, sortes de petits vers lumineux, d'un aspect gélatineux et incolore, de l'épaisseur d'un cheveu, et dont la longueur ne dépasse pas un cinquième de millimètre.* » (II, 1, p. 303-305).

B. Car elle ne nous livre que ses apparences. En effet, souvent, nous ne connaissons la nature que superficiellement (explication des causes données dans la phrase 2 et le début de la phrase 3 de la citation)

-GC : dans « L'expérimentation en biologie animale », il souligne cette superficialité de notre connaissance en se référant à Bergson : « *Ce qui est absurde à nos yeux ne l'est pas nécessairement au regard de la nature.* » (p. 29). Ainsi, par l'opposition et la négation d'absurde, Canguilhem met en évidence que nous nous contentons des apparences et établissons des jugements faux.

JV : « Une forêt sous-marine », le professeur Aronnax confond les espèces et se dédouane en arguant de leur proximité apparente : « *Mais, pendant quelques minutes, je confondis involontairement les règnes entre eux, prenant des zoophytes pour des hydrophytes, des animaux pour des plantes. Et qui ne s'y fût pas trompé ? La faune et la flore se touchent de si de si près dans ce monde sous-marin.* » (I, 17, p. 193)

C. Dès lors, nous désirons la connaître mais notre connaissance est fausse et cela entraîne notre frustration (conséquences évoquées dans la phrase à partir de « de telle sorte que »)

JV : la promptitude avec laquelle le professeur s'engage sur l'expédition de l'Abraham Lincoln, les heures qu'il passe à scruter l'océan révèle bien cette envie rageuse d'identifier le monstre : « Tantôt penché sur les bastingages du gaillard d'avant, tantôt appuyé à la lisse de l'arrière, je dévorais d'un œil avide le cotonneux sillage qui blanchissait la mer jusqu'à perte de vue ![...]Je regardais, je regardais à en user ma rétine, à en devenir aveugle. » (I, 5, p. 65)

MH : sentiment d'impuissance et de désarroi de la narratrice face à la mort de ses quatre chats, pourtant viables (en apparence) et de grande beauté...

GC : frustration de Montesquieu quand il rédige sa conclusion du concours proposé par l'Académie de Bordeaux sur la question *De l'usage des glandes rénales* : « On voit par tout ceci que l'académie n'aura pas la satisfaction de donner son prix cette année et que ce jour n'est point pour elle aussi solennel qu'elle l'avait espéré. Par les expériences et les dissections qu'elle a fait faire sous ses yeux, elle a connu la difficulté dans toute son étendue, et elle a appris à ne point s'étonner de voir que son objet n'ait pas été rempli. Le hasard fera peut-être quelque jour ce que tous ses soins n'ont pu faire. » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 25)

II. Mais nos œuvres montrent plutôt que la nature peut s'offrir dans toute sa vérité, affichant ce qu'elle est. L'accusation de tromperie masque donc plutôt les limites de nos connaissances.

A. En effet, ce qui caractérise la nature est souvent son authenticité.

MH : la narratrice insiste souvent sur le caractère spontané, « non factice », de la vie animale : les animaux ne connaissent que le moment présent, leur vie est « sans peur et sans espérance » (p. 226), pas de place, chez eux, pour la feinte, le mensonge, le masque : la vache qui a besoin d'être traitée ne dissimule rien de son mal-être : elle « mugit de détresse », avec un beuglement « enroué et rauque », exprimant spontanément et sans artifice sa détresse (36), de même pour l'appétit sexuel, on ne peut le « mettre en doute », l'accuser d'être feint. Le râle des cerfs est la preuve parfaitement audible de leur appétit sexuel (141-142), et lorsque la chatte demande un matou, les signes physiques sont sans équivoque, sans « masque » : son poil se hérissé et crépite quand on le caresse, elle se charge d'électricité (169).

JV : Nemo sait, dans le détroit de Torrès, que la marée reviendra sous peu, qu'il suffit de l'attendre pour s'extraire du détroit où le Nautilus est immobilisé, et elle fournit des preuves qui font éclater la vérité: elle apporte la preuve que la mer Rouge et la mer Méditerranée communiquent par un tunnel naturel souterrain par la présence des mêmes espèces de part et d'autre.

GC : Impossible pour certains phénomènes nés de la nature de se cacher : le monstre ne peut masquer sa monstruosité : les « excentricités de la vie », ses « incartades », « l'infraction à l'ordre des choses » frappent immédiatement le regard dans le cas de l'oiseau à trois pattes (« la monstruosité et le monstrueux » p. 222).

B. Dès lors, c'est moins sa tromperie qui est en jeu que les limites de nos connaissances.

MH : la narratrice se réjouit de découvrir un almanach car elle a peu de connaissances sur la nature : « J'avais découvert un almanach paysan qui me semblait intéressant. Il contenait un grand nombre de renseignements sur le jardinage et l'élevage, et j'avais le plus grand besoin d'en savoir

d'avantage sur le sujet ». Elle avoue plus tard ne pas connaître les signes météorologiques : « *À cette époque, je ne savais pas encore reconnaître les différents signes qui me permettent à présent de prévoir le temps.* ».

JV : même le savant Aronnax a des connaissances limitées sur l'océan, en témoigne le titre de son ouvrage : *Les mystères des océans*. La remarque de Nemo prouve bien l'incapacité à véritablement connaître : « Voilà bien les savants, ils ne savent pas » (II, 8, p. 398)

GC : il souligne la fausseté de nos connaissances mais ne cesse aussi de nous alerter sur les limites de celles-ci induites par notre condition de savant vivant : ainsi nous ne devons pas oublier lors de nos expérimentations les biais que cela induit. Dans « Le vivant et son milieu », il rappelle en effet qu'en tant que vivant, l'homme évolue dans un milieu qui lui est propre. Mais en tant que savant, il tend à assimiler son milieu à l'univers « réel » : la conception savante oublie qu'il y a autant de milieux que de vivants et attribue au milieu de l'homme un privilège sur les autres, dès lors, il se trompe et ne peut comprendre réellement ce qu'est la nature.

C. Pourtant, l'homme pourrait être capable de ne pas se laisser abuser par les apparences : c'est le propre du savant qui cherche à lever le « masque » de la nature

JV : Nemo : homme d'étude, qui s'applique à un travail de recherche continu, fait d'observations, de relevés, de prélèvements, de calculs, d'annotations. On le voit plongé dans des cartes, ou dans des calculs « *où les x et autres signes algébriques ne manquaient pas* », On peut même dire que sa science est totale (ou qu'elle a vocation à l'être), puisqu'elle réunit (son extraordinaire bibliothèque de douze mille volumes en fait foi) la physique (Arago, Faraday...), la chimie (Berthelot...), les sciences naturelles (Quatrefages...), les mathématiques (Chasles), l'astronomie, la géographie (Humboldt), l'hydrographie, la météorologie (Maury). Il amasse des espèces et des raretés naturelles qui sont de nature à faire progresser la science, et dont le caractère pionnier est ouvertement souligné (« *aucun Muséum de l'Europe ne possède une semblable collection des produits de l'Océan* », lui dit Aronnax). Nemo entraîne d'ailleurs Aronnax dans une véritable aventure scientifique, destinée à lui « *livrer les derniers secrets* » de la « planète ».

MH : La narratrice apprivoise petit à petit le mystère de la nature. Si elle ne dispose pas de l'exceptionnelle bibliothèque de Nemo, elle possède néanmoins un almanach, elle se constitue son propre savoir sur la nature, en réinterprétant le rôle des cerfs : les livres qui en parlent utilisent les mots « désir », « orgueil », la narratrice préfère y voir de la tristesse et du désespoir (141-142). On la voit petit à petit acquérir une connaissance intime du monde naturel, par contact direct, physique.

GC : dans ce contexte de découverte et d'approfondissement des mécanismes naturels, le désarroi s'atténue. L'homme « réduit les tensions » entre lui-même et son milieu (12) et, dès lors, introduit « un nouvel équilibre avec le monde » (12).

III. Dès lors, pour mieux saisir la nature, il s'agit de renoncer à un point de vue anthropocentré qui rend suspect tout ce qui n'est pas humain

A. En tant qu'humains, nous avons tendance à regarder la nature qu'à travers notre prisme humain

MH : la narratrice concède qu'elle a cette attitude quand Bella réclame Taureau et que celui-ci ne semble pas souffrir du froid : « *J'avais tendance à projeter sur les animaux ce que ressentait*

mon propre corps sans protection. Mais les bêtes non plus ne se comportent pas toutes de la même façon ». (p 293). Reconnaître cette attitude témoigne d'ailleurs de l'évolution du personnage qui, dès lors va rejeter les frontières entre les espèces.

GC : il souligne l'importance de prendre en compte la spécificité du vivant par un jeu de mots « *Nous soupçonnons que, pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes.* » (p 16)..

JV : Nemo anthropomorphise l'océan pour mieux lui rendre hommage : « Voyez cet océan, monsieur le professeur, n'est-il pas doué d'une vie réelle ? N'a-t-il pas ses colères et ses tendresses ? Hier, il s'est endormi comme nous, et le voilà qui se réveille après une nuit paisible ».

B. Puisque cette attitude engendre une domination qui empêche la connaissance de la nature, il s'agit de reconnaître la spécificité du vivant pour accéder à une véritable connaissance de la nature :

GC : l'apologue du hérisson est là pour illustrer sa conviction que « *la pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant* ». En effet, la méthode scientifique du grec *methodos*, la route, est comparée à la route que l'homme trace dans l'univers du hérisson et sur laquelle il se fait écraser. Le scientifique ne doit pas oublier que la route ou sa méthode n'ont aucun sens pour un animal et en tenir compte lors de son expérimentation pour une véritable connaissance.

MH : c'est lorsqu'elle prend en compte la nature et s'y adapte que la narratrice apprend à la connaître et à y vivre sans trop d'efforts : d'où la fin relativement optimiste du roman où elle affirme son calme et la certitude d'arriver à survivre malgré les obstacles : « *quand je n'aurai plus ni feu ni munitions, je devrai m'en accommoder et je trouverai une solution* ». Le texte se clôt sur sa future visite à la corneille blanche, rejetée par le groupe et par « *elle m'attend* ». Symboliquement, la fin du roman témoigne donc d'une expérience de l'altérité réussie.

C. Renoncer à l'anthropocentrisme permettrait aussi de mieux se connaître et donc de savoir mieux se placer pour percevoir ce que la nature nous montre

MH : la vie dans la nature et la prise en compte du point de vue animal vont permettre à la narratrice de se transformer et d'atteindre son véritable moi aliéné par une société conservatrice et patriarcale. Très tôt, dans le roman, elle constate : « *Déjà aujourd'hui, je ne suis plus la personne que j'ai été. Comment savoir dans quelle direction je vais ?* » (p. 53). Elle reconnaît ensuite appartenir à la même grande famille que les animaux.

GC : il ne s'agit pas de renoncer complètement à l'anthropocentrisme, si celui-ci concède que « *le milieu des valeurs sensibles et techniques de l'homme n'a pas en soi plus de réalité que le milieu propre du cloporte ou de la souris grise* » (« Le vivant et son milieu ». p196). Il écrit aussi : « *un homme ne vit pas uniquement comme un arbre ou un lapin* ». (p. 200). Autrement dit, l'homme n'est pas un vivant comme les autres car les humains sont les seuls êtres vivants à faire l'effort de l'objectivité, à s'intéresser aux expériences qu'ont les autres de la nature.